

## Balade Sainte Suzanne

Certaines journées sont parfois pleines d'espoir et de joie.

Plus nous montions les escaliers qui menaient au sommet des remparts, plus je ressentais l'air frais me balayer gentiment le visage et plus le soleil était présent pour nous réchauffer le corps. Cette double sensation agréable nous la devons à cette magnifique matinée de fin d'été, à l'aube d'un automne souvent des plus chaleureux de part la température et l'ensoleillement qui irradiait ce petit village perché très haut, au sommet d'une colline verdoyante. Du haut de la tour ouest c'est une panoramique complète qui ouvre le regard vers le lointain et incite à contempler sans rien dire, laisser vagabonder les pensées vers une sorte de joie simple, celle de pouvoir librement profiter de ces instants secrètement. Mais voilà que Sylvette m'attend en bas dans les ruelles ombragées et abritées du vent. Des ruelles où il fait bon flâner sans but et respirer tous les parfums que le village nous restitue avec douceur. Elle marche loin devant sans attention particulière pour moi qui suit souvent arrêté devant une porte entrebâillée ou devant un porche qui cache l'entrée de demeures souvent très belles. À l'angle de deux rues sous les enseignes en fer des commerçants, j'affine les réglages qui vont me permettre de capter une image qui m'a interpellé quelques secondes plus tôt. Je déclenche et alors je reprends d'une marche forcée mon chemin pour rattraper celle qui devrait déambuler à mes côtés et que souvent je cherche au loin. Dans ces rues entremêlées le lointain est fréquemment juste derrière un mur très proche, derrière l'église que je contourne rapidement et je m'égaré, je n'ai pas pris la bonne direction dans ce labyrinthe. Je la retrouve une intersection plus loin devant le porche rouge de l'école Sainte Marie. On y entend derrière ses grands murs protecteurs, les rires des enfants que la récréation agite. Et puis, ces rires chauds se perdent lentement au profit du silence de la campagne que seuls les oiseaux osent venir aiguayer de leur chant joyeux. Le vol des papillons incite à l'écoute de ce silence quasi religieux. Un petit chemin descend vers celui qui contourne les remparts, en prenant naissance sous une porte orientée au sud et par laquelle la lumière entre à foison, le soleil est monté dans le ciel et sa présence se manifeste par une douce chaleur pénétrante. En retrouvant la pleine lumière, je découvre l'immensité de la vallée dont la toile de fond est marquée par une bande de forêt dense et sombre qui délimite la ligne

d'horizon en intensifiant la grandeur du vallon. A mes pieds de multiples escaliers se succèdent au travers de jardins verdoyants, tachetés de la couleur vive des fleurs encore très vivantes à cette époque. On devine au travers de la végétation, au fond du val, qu'un ruisseau serpente. La musique de son eau frissonnante nous parvient par moment aux oreilles, entre deux vagues de brise venue de très loin en apportant les odeurs d'herbes folles franchement coupées. Au pied des murs d'enceinte du village chemine une voie entretenue par des jardiniers communaux très occupés à embellir les parterres de fleurs et les massifs au pied de la muraille qui semble comme portée par cette masse rassurante de végétation domestiquée. En passant devant eux je leur fait un signe de la tête pour les saluer mais ils répondent timidement tellement ils paraissent attirés par leur tâche. La voie de faluns renvoie les rayons du soleil et cette chaleur dispensée nous incite à ralentir notre progression sur ce chemin accueillant. Quelques arbres procurent çà et là de l'ombre au bord des champs qui dévalent vers la plaine lointaine.

Une Silhouette apparaît au pied de la tour, là où le chemin contourne le château, à une centaine de mètres. Cette forme se précise avec la distance qui se réduit. Il s'agit d'une femme vêtue simplement d'une robe blanche à fleurs et de sandale sans talon qui lui procure une démarche souple et détendue, sans heurt, elle glisse sur le chemin lentement. Sa progression m'impose le même rythme, j'ai l'impression de vivre un rêve éveillé. Mais je ne rêve pas puisque je vois Sylvette s'asseoir sur un des bancs qui sont devant moi, seule. Cette femme, dont je peux maintenant voir le visage sortir de l'ombre des arbres intercalés avec les bancs, m'apparaît très sereine et sûre d'elle. Son apparence très simple semble masquer une grande beauté autant extérieure qu'intérieure. Son visage fin et peu commun ne peut que m'émouvoir. Elle porte des lunettes à monture rouge, un foulard rouge à pois blancs dans la main, sa chevelure noire façonnée par les doigts de sa main blanche m'envoie une image de liberté. Ses cheveux effleurent ses épaules à demi dénudées par la coupe de sa robe légère. Sa coiffure qui remonte sur la nuque dévoile une peau blanche et fragile et mes doigts ne tiennent plus sur mes mains tellement j'ai envie de caresser ses cheveux et cette nuque attirante. Alors je me joins les mains dans le dos pour continuer d'avancer. Cette magnifique femme décide de se poser délicatement sur un autre banc, très proche de moi. Je ne sais pourquoi je me suis permis de m'asseoir à ses côtés sans même lui demander si

elle m'y autorisait. Le parfum léger qu'elle laissait agir sur moi, se mélangeait avec celui des champs en contrebas, l'herbe coupée, les parfums de la forêt toute proche arrosée de soleil, tout ce mélange transporté par la brise tiède de l'automne naissant commençait à m'enivrer et petit à petit l'ensemble de mes sens se sont mis en éveil. J'ai commence à vaciller dans un état second. J'étais là sur un banc, à respirer lentement, à remplir mes poumons d'un air sain, à contempler la nature, à écouter cet âne seul et son appel à une compagne qu'il ne verra pas. Qu'il semble triste et désespéré le braiment de cet animal solitaire. Le chant des mésanges reprend et entraine la gaité qui nous porte à sourire à la vie qui se déroule à nos pieds. Mes doigts impatients effleurent sa robe dans son dos autour duquel j'ai posé mon bras, sur le dossier de ce banc providence. Elle n'a rien dit, elle n'a pas bougé, et pourtant je la sens qui pénètre en moi irrésistiblement. Elle me touche le cœur et caresse mon âme. Jamais je ne me suis senti aussi détendu devant un paysage, jamais je n'ai eu cette capacité d'observation et de contemplation. Cette présence à mes cotes me pousse à l'amour. L'amour de la nature, elle m'incite à écouter, écouter les battements de mon cœur, elle m'entraîne dans l'amour de moi-même au milieu de tout ce que j'aime. Je voudrais que le temps s'arrête.

« Bon ! On y va ?, on repart ! » Je tourne la tête vers cette femme avec qui j'étais si bien et je vois Sylvette se lever de son banc, dix mètre plus loin, impatiente que je la suive. Je réalise que je suis seul et qu'elle vient de me sortir de ma torpeur. Je rêvais ? Je me suis levé et fait un tour sur moi-même pour chercher tout autour, mais personne ! Sylvette avait déjà repris sa marche en avant et je dois forcer le pas pour la rejoindre.

Nous décidons de poursuivre notre balade en prenant le sentier qui longe le ruisseau au fond de la vallée. La pente est forte et le sentier tapissé de gros cailloux prêts à rouler sous nos pieds. J'adore descendre des sentiers escarpés de la sorte, qui me rappellent les descentes en montagne, tel un cabri, en bondissant de pierre en pierre, en courant presque. Je suis passé devant. Sylvette n'est pas aussi à l'aise que moi sur ce genre de terrain. Durant la descente une odeur douce de fromage de chèvre titille mes narines, et plus l'on progresse sur le sentier, plus l'odeur se renforce jusqu'à devenir trop importante pour que le plaisir en ressorte. Je ne tarde pas à comprendre, quand au détour du chemin je découvre dans son enclos un bouc solitaire qui

me regarde hébété comme s'il n'avait pas vu d'humain depuis des années. Il est immobile derrière son grillage, lui aussi semble être en quête d'une femelle pour partager sa solitude, mais il ne béguète pas, donc aucune chèvre ne peut entendre son appel au secours. Je laisse là l'animal à sa triste condition et continue de dévaler la pente jusqu'au ruisseau. En me retournant je ne vois plus ma compagne qui prend certainement des précautions pour mettre un pied devant l'autre. J'arrive dans un endroit magique. Sous les arbres qui masquent complètement le ciel la lumière traverse les feuillages et crée des rayons qui se jettent dans l'eau. Comme ceux qui pénètrent au travers des vitraux d'une église et éclairent le lieu d'une douce lumière divine. A cet endroit le ruisseau a perdu de la vitesse et s'étale dans le vert du champ pour former un miroir. Dans ce miroir je vois un visage. Comment cela est possible ? Je m'arrête sur le sentier. Oui je la reconnais, elle était avec moi sur le banc, il y a quelques minutes et voilà que je la retrouve en ce lieu magique. Elle est belle à pleurer de joie. Je frotte mes yeux et quand je les ouvre, un courant d'air a fait disparaître de la surface le visage idyllique de ma muse. Sylvette repasse devant moi. Sur la gauche, dans le flanc de la colline on a du mal à distinguer une source, c'est le cliquetis de l'eau qui confirme la vision. En m'approchant dans les herbes humides, je vois, surpris, un oiseau qui sautille devant, très proche. Cette grive semble me demander de la suivre j'jusqu'à la minuscule chute d'eau qui enchante dans mes oreilles. Elle ne babille pas, de peur d'être davantage repérée et en deux secondes elle disparaît dans les herbes à quelques centimètres de la source. De peur de la déranger dans son activité, je rebrousse chemin. Je l'imagine dans le calme qui va suivre, ressortir de cet abri et aller boire quelques gouttes d'eau fraîche avant de reprendre la recherche de son repas préféré, glaner de nouveaux escargots dans cet endroit humide. Un peu perdu dans ma tête, je reprends mes esprits et le fil du sentier. Je me sens extrêmement bien le long de ce ruisseau dont je découvre sans cesse les méandres au milieu d'une végétation luxuriante. Je force de nouveau le pas et vois plus loin Sylvette que les rayons du soleil éclaire, la densité de la forêt diminuant, contribue à former une nappe de lumière plus intense. Nous arrivons à proximité d'un pont de pierre qui enjambe très haut au dessus du niveau de l'eau, ce cours d'eau qui grossi imperceptiblement. Je trouve l'endroit propice à l'utilisation de mon reflex que j'avais oublié sur mon épaule. Je demande à ma femme de poser pour moi, ce qu'elle fait volontiers, car elle

sait que je glisse très souvent son personnage seul dans l'immensité des paysages. Elle est un peu figée sur la photo, au milieu de ce pont ancien, le rendu n'est pas ce que j'espérais mais s'est pas grave, on en refera d'autres. Le panneau dans le village indiquait « promenade des moulins », et voila qu'au sortir du bois nous voyons se dresser devant nous un des objets de cette randonnée : un moulin avec sa roue inlassable et puissante que l'eau canalisée a cet endroit, actionne sans faiblir. Le sentier est retenu par un mur de pierre qui délimite l'étendue d'eau retenue par un barrage dont la chute nous est cachée, car en contre bas, derrière cette rangée de plots cubiques qui émerge de cette surface lisse comme un miroir dans laquelle se reflète le village tout là haut perché. Quelques nuages noirs au dessus du château qui reste parfaitement éclairé par les rayons encore chaud du soleil, ajoutent a la grandeur de ce paysage naturellement magique. Magique ! Comme cette image furtive que j'ai cru capter, d'un visage retrouvé ... mais je rêve ! Sylvette à encore disparu de ma vue et je dois laisser cet endroit, a mon grand regret, car j'y serais bien resté des heures dans la méditation. Le ciel est devenu menaçant mais le village bien campé en haut de la colline ne semble pas craindre la pluie et je suis rassuré. Le ruisseau maintenant dompté s'écoule au beau milieu de maison magnifique. L'une arbore son lavoir au bout de son jardin, l'autre un mur plongeant dans l'eau, couvert de fleurs. Ça et là un escalier facilite l'accès a cette eau, qui par le passé servait, via les moulins, a la fabrication du papier.

Cette promenade pleine d'enseignement et d'enchantement restera gravée dans ma mémoire. Il ne nous reste plus qu'une remontée vers le village à effectuer pour terminer ce beau voyage.

Nul n'est besoin d'aller très loin pour trouver ce plaisir immense, dans des lieux magique qui se découvrent parfois fort proche de chez soi. Il est parfois aussi nécessaire de se laisser aller, portés par le présent. Et puis où que l'on soit, nous pouvons rêver et profiter du temps qui passe, pour le retenir et en jouir.

Nous marchons souvent et découvrons de nouvelles balades régulièrement et je puis me réjouir que celle-ci figure parmi les plus belles que nous ayons faites. Etait-ce aussi grâce à ces apparitions fréquentes durant cette marche ?

Jean-Claude Meunier

25 septembre 2015